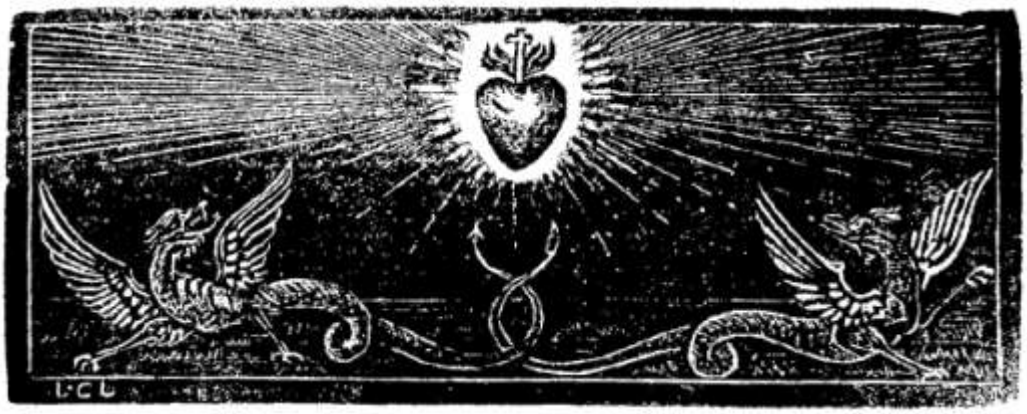


L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE CHEVAL.

L'HIPPOGRIFFE, LE PÉGASE, LE BUCÉPHALE, L'ANAMELECH. LE FER À CHEVAL TALISMANIQUE.

I. — LE CHEVAL DANS L'EMBLÉMATIQUE PRÉCHRÉTIENNE.

De très bonne heure, et dès l'époque de la civilisation du Bronze en Europe, nous trouvons le Cheval attaché aux représentations symboliques de l'idée de la Divinité. Dès ce temps-là, il fut attelé à la Roue solaire[1], comme le Cygne le fut à la barque céleste du Soleil.

Le premier Âge du Fer en Espagne nous a laissé des bijoux formés d'un Cheval, monté ou non, qui dévore une tête humaine ou bien un petit monstre indéterminable (Fig. I). Le savant Déchelette a pensé qu'il serait chimérique d'y reconnaître avec M. Mélida « l'image d'un dieu cavalier, propre aux Ibères[2] ». Je le crois bien, puisque certains de ces chevaux ne sont pas montés. Mais il serait peut-être moins aventuré d'y voir l'image de la lumière solaire détruisant la nuit. Par ailleurs, cette composition ressemble beaucoup à d'autres qui lui sont postérieures et qui figurent nettement la lutte victorieuse du Bien contre le Mal. Elle se rapproche même singulièrement des grands Chevaux sculptés aux façades de nos églises romanes du Poitou, qui portent Constantin et posent le pied droit de leur avant-train sur un petit monstre humain dans lequel il est bien difficile de méconnaître le Paganisme vaincu. L'idée du reste est la même : Lumière et ténèbres, Christianisme et paganisme.

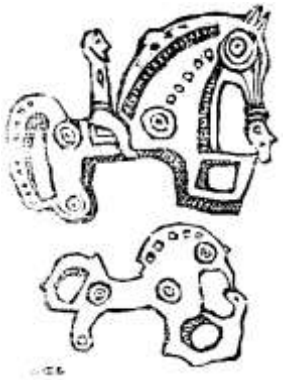


Fig. I. — Bijou protohistorique d'Ibérie.
D'après Déchelette.

[1] J. Déchelette, *Les Origines de la Drachme el de l'Obole*, in *Revue Numismat*. 1911, p. 28.
[2] J. Déchelette, *Chronologie préhistorique de la Péninsule Ibérique*, in *Revue Archéologique*, 4e sér. t. XII, (1908), p. 403.

Chez les Slaves, bien avant le Christianisme, le Cheval était adoré. Des survivances de ce culte sont demeurées longtemps dans la région de Triglav et de Volyn où l'on regardait un cheval vivant comme un dieu national dont les évolutions étaient considérées comme des oracles. Son culte ne fut définitivement aboli que par l'apostolat du saint évêque Otto de Bamberg[1].

Les navires crétois des temps antiques portaient communément à l'avant de leur carène l'image d'un cheval, et ce serait, si l'on en croit le savant S. Reinach, l'image divine de Poséidon-Hippios apparaissant sous la forme du cheval[2].

Un peu postérieurement au VIIe siècle avant J.-C., l'un des cultes à mystères de la région hellénistique immolait le cheval dans une cérémonie mystique où chaque initié, avant de participer à la manducation de la victime, se revêtait d'une peau de cheval afin de se rapprocher ainsi davantage d'elle et de la divinité qu'elle représentait.

Aussi, de nombreuses monnaies grecques portent elles l'image d'un cheval ou le protomé du cheval. Sur celle de la ville d'Arpi[3] (Fig. II), comme sur celles de l'Emporium de Tarraconaise[4], le Cheval est placé sous un astre radieux ; même particularité sur quelques pièces de Sogdiane[5] et sur les monnaies cypriotes[6]. Les monnaies des armées puniques en Sicile, d'inspiration grecque, représentent le Cheval en relation avec le Palmier symbole de vie et de résurrection.

Fig. II. — Monnaie grecque d'Arpi.

Dans la mythologie des Grecs, tous les chevaux divins sont fils des Vents : ceux des Dioscures, fils du Vent Padagré ; ceux d'Érechthée, fils de Borée et d'Aélopos ; celui de Sthénelos, fils de Zéphir et d'une Harpyie ; les chevaux de Mars naissent de Borée et d'une Erinyes[7], etc. Et dans ces fables intervient encore, comme agent formateur des Vents, la Lumière solaire agissant sur l'atmosphère terrestre. C'est le divin cheval solaire qui enfante ainsi des fils rapides comme lui et qui, parfois, comme celui d'Érechthée emportent les mortels vers le ciel. Toutes ces fictions plus ou moins merveilleuses furent en réalité, à leur naissance, des symboles sous lesquels la vieille humanité « assise dans les ténèbres de l'erreur » a clamé l'immense besoin de plus grande lumière, de connaissance plus ample à l'endroit de la Divinité, dont souffrait son âme.

1 Cf. L. Léger, *Études de Mythologie slave*, in *Revue Hist. des Religions*, (1899), p. 6.
2 Cf. S. Reinach, *Le disque de Phaistos*, in *Revue Archéologique*, 4e sér. t. XV, (1910), p. 33.
3 Cf. Ménard, *Hist. des Grecs*, t. I, p. 261.
4 A. de Barthélemy, *Numismatique Ancienne*, Album, pl. 8, n° 163.
5 Cf. *Revue Numismatique*, 4e sér. t. XIV, (1910), pl. VI, n° X.
6 G. d'Alviéla, *L'influence des Symboles*, in *Revue de l'Hist. des Religions*, an. 1889, p. 150.
7 Cf. G. F. Cerquand, *Les Harpyies*, in *Revue Archéol*. 2e sér. t. II, (1860), p. 367.

En Extrême-Orient, le Cheval blanc est la dernière incarnation de Vishnou, celle qui se rapporte à la fin du monde, ou, tout au moins, à la fin du cycle actuel. Vishnou prend alors le nom de *Kalkin-Avatâra*, ce qui veut dire : « Celui qui monte le cheval blanc ».

Chez les Japonais l'antique cheval blanc d'Iyéyas est vénéré dans le grand temple de Nikko et son origine se perd dans celle même de cette intéressante nation.

II. — LE CHEVAL DANS L'EMBLÉMATIQUE CHRÉTIENNE

Le cheval seul, avec les attributs du Christ, a rarement été représenté dans l'iconographie chrétienne.

Il se voit cependant dans l'art roman de France, par exemple sur la décoration de la crypte du XIIe siècle en l'église de Notre-Dame de Montmorillon, au diocèse de Poitiers, où le Cheval blanc apparaît isolément, couronné du nimbe crucifère, comme « l'Agneau de Dieu[1] ».

Dans l'ancienne commanderie de Biot en Provence, une pierre fort ancienne, réemployée dans la construction d'une maison du XVe siècle, porte une tête de cheval au centre d'une croix recercelée.

Sur un modillon du XIIe siècle de l'Église romane de Saint-Contest (Calvados) se trouve un quadrupède qui porte la croix (Fig. III). Th. du Moncel l'a pris pour un Agnus Dei, alors que son propre dessin le dénonce comme un authentique cheval[2] chargé de la croix à la façon du « bœuf de Carie » que nous montre une sculpture d'Éphèse.

Fig. III. — Modillon roman de Saint-Contest, Calvados. XIIe s.

Le plus souvent, le Cheval emblématique porte un cavalier (Fig. IV). Dans l'ancien symbolisme iconographique le Cheval et celui qui le monte ne forment ensemble qu'un seul et même emblème. Et nos pères ont d'autant moins hésité à les associer que leur vie, plus encore que la nôtre, les réunissait quasi quotidiennement ; souvent même, surtout durant le premier millénaire de notre ère, une même sépulture recevait le cheval et son maître. Je l'ai constaté de mes yeux et sous mes mains à La Petite-Boissière (Deux-Sèvres) et à Pouant, près Loudun (Vienne) ; même observation a été

[1] Cf. Auber, *Hist. et théorie du symbolisme religieux*, t. II, p. 175. — *Congrès Archéol. de France*, an. 1870, p. 70. — *Bulletin Monumental*. t. XXXIX, 1873, p. 724.
[2] Th. du Moncel, *Modillons des églises romanes de la Basse-Normandie*, in *Bull. Monumental*, t. VIII, 1842, p. 21, n° 32.

faite à Nozay, près Nantes[1] ; à Briarres-sur-Essonne, en Orléanais[2] ; à Charroux[3] (Vienne) ; à Montaigu[4] (Vendée) ; à Envermeu[5] ; à Douvrend[6], etc.

Fig. IV. — Le groupe équestre sur lampe de Rome.
D'après *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. III, vol. I, col. 2767.

Dans la mythologie gauloise, l'union du cheval et du cavalier symbolisait le ciel qu'un géant anguipède, emblème de la Terre, portait sur ses épaules[7].

Dans l'emblématique mystique du Moyen-Âge, en Occident tout au moins, le Cheval monté figura Jésus-Christ Dieu et Homme, l'animal correspondant à son Humanité et le cavalier à sa Divinité. Les iconographes, Mgr Barbier de Montault et Cloquet[8] se sont fait les échos de ce symbolisme, que nous retrouverons dans le Centaure, et que Raban Maur, abbé de Fulde et archevêque de Mayence en 856, exposait en disant que le Cheval blanc de l'Apocalypse représente l'humanité du Christ dont le rayonnement s'étend sur tout être sanctifié :

Equus est humanitas
Christi : ut in Apocalypti,
Ecce equus albus
Id est, caro Christ omni
Sanctifitate fulgens[9].

Dans ce même esprit, une stèle byzantine du musée archéologique de Berlin que Dom Leclercq a reproduite d'après Strzygowski, montre le Christ à cheval qui bénit des anges à pied groupés autour de lui[10].

C'est également en raison de ce symbolisme relatif aux deux natures de Jésus-Christ, Dieu et Homme, que la girouette terminale de certains clochers du Midi de la France représente un cavalier[11].

---

[1] Cf. Léon Maître, *Congrès Archéologique de France*, an. 1887, p. 179.
[2] L. Dumuy, *Le cimetière franc de Briarres-sur-Essonne, ibid.* 1894, p. 198.
[3] *Bull. Soc. Antiq. de l'Ouest*, mars 1894.
[4] Massé Isidore, *La Vendée poét. et pitt.* t. II, p. 48 et pièces justif.
[5] Ab. Cochet, *Normandie souterraine*.
[6] D. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. V, vol. I, col. 98.
[7] Cf. A. Grenier, *Les Gaulois*, p. 117.
[8] Cloquet, *Éléments d'Iconographie Chrétienne*, p. 316.
[9] *Apocal.* VI, 2 ; Raban Maur, *Allégories*.
[10] Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. II, vol. I, col. 796, fig. 1536.
[11] V. J. Claustres, *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, juil. 1925, col. 578.

La couleur de la robe du Cheval reçut aussi, dans la mystique et dans l'hermétisme du Moyen-Âge, des sens différents selon ses diverses nuances : Le Cheval blanc est celui que montent les héros vierges, les personnages dont la conscience est sans tache ; c'est aussi celui des glorieux, et quand il porte le Christ, il le présente comme le Roi victorieux du Monde, de l'Enfer et de la Mort ; il le pose dans une atmosphère d'allégresse et d'apothéose. C'est pourquoi sur la grande fresque du « Triomphe du Christ », dans la crypte de la cathédrale d'Auxerre, qui est du XIIe siècle, Jésus sceptre en main, chevauche le Cheval blanc au centre d'un grand décor crucifère que cantonnent quatre anges également montés sur des coursiers blancs. Un sujet analogue se voit dans l'église Notre-Dame-de-Brou, qui date de la Renaissance[1].

Dans tout l'art du Moyen-Âge, le roux, comme le rouge vif, est la couleur du sang. Le Cheval roux que l'on voit dans les manuscrits enluminés et sur les vitraux de cette époque a deux sens : il est la monture du Christ, rédempteur et victime, dont le sang répandu a racheté les hommes ; il est aussi le Christ-Juge, le Vengeur des droits divins lésés par le mal ; dans ces deux cas, le Sauveur est vêtu de rouge et son cheval est roux parce que toute victime est rougie de son sang, parce que les amples habits rouges sont, depuis nombre de siècles, ceux des juges souverains qui ont pouvoir de punir de mort, et aussi parce que le prophète Isaïe le décrit sous cette couleur quand il le dépeint d'avance en vengeur qui foule au pressoir de Bosra ses ennemis comme une vendange maudite :

« Quel est celui qui vient d'Edom, de Bosra en habits écarlates ?

« Il est splendide en son vêtement, il se redresse en la grandeur de sa force.

« — C'est moi, qui parle avec justice et qui suis puissant pour sauver.

« — Pourquoi du rouge à ton vêtement, pourquoi tes habits sont-ils comme ceux du pressureur ?

« — Au pressoir j'ai foulé seul, et parmi les peuples, personne n'a été avec moi. Et je les ai foulés dans ma colère, et piétiné dans ma fureur, le jus en a jailli sur mes habits et j'ai souillé mon vêtement de leur sang[2] ! ».

Les Chevaux pâles ou noirs sont pris en mauvaise part dans l'emblématique[3]. Nous verrons en effet plus loin que le Cheval représente parfois le mal sous plusieurs de ses aspects.

III. — CHEVAUX ET CAVALIERS DES VISIONS BIBLIQUES.

Nous lisons au premier chapitre de la prophétie de Zacharie :

« J'ai eu une vision pendant la nuit : Voici qu'un homme était monté sur un cheval roux, et il se tenait entre des myrtes dans un lieu ombragé, et il y avait derrière lui des chevaux roux alezans et blanc. Je dis : Que sont ceux-ci, mon Seigneur ? Et l'ange qui parlait avec moi (ou en moi) me dit : « Je te ferai voir ce que sont ceux-ci ». Et l'homme qui se tenait entre les myrtes prit la parole et dit : « Ce sont ceux que Yahweh a envoyé pour parcourir la terre. Et ils répondirent à l'ange d'Yahweh qui se tenait entre les myrtes, et ils dirent : « Nous avons parcouru la terre, et voici que toute la terre est habitée et tranquille[4] ».

---

[1] Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. II, p. 438.
[2] Isaïe, *Prophétie*, LXIII, I. 4.
[3] Voir notamment Félicie d'Ayzac, *Le Cheval*, in *Revue de l'Art Chrétien*, an. 1872, p. 242.
[4] Zacharie, *Prophétie*, I, 8-12. Traduct. Crampon faite sur le texte hébreu. *La sainte Bible. (Anc. Test.)*, p. 1415.

Les commentateurs des Écritures sacrées ont vu dans l'homme qui, sur le cheval roux, se tenait entre les myrtes à la tête du bataillon des anges, et que le prophète appela lui-même « l'ange d'Yahweh », l'image prophétique de Jésus-Christ. L'archevêque Raban Maur, cité déjà plus haut, le dit formellement en ses *Allégories* : Il est le Seigneur et le Sauveur qui gouverne la destinée de notre chair pour l'orienter vers les choses élevées : « *Vir ascendit super equum rufum* (Zacharie I, 8). *Dominus atque salvator est, qui dispensationem nostræ carnis assumpsit* ».

Nous voyons aussi que, dans les dernières lignes du texte prophétique, Zacharie identifie l'ange d'Yahweh qui stationne entre les myrtes avec le cavalier au cheval roux. C'est que, dans l'Écriture, l'Ange est aussi l'une des figures du Verbe, du divin Logos qui est le Christ[1].

C'est donc dans le sens d'image emblématique du Christ que l'art chrétien a toujours compris et traduit le groupe équestre de la prophétie de Zacharie.

Quand l'instant providentiel fut arrivé « le Verbe se fit chair, et vint habiter parmi nous ». Et Jean, l'Évangéliste, son disciple privilégié, vit, à Patmos, se dérouler devant ses yeux les horizons éternels en des scènes d'une inconcevable grandeur.

Dans une de ces visions lui apparut un Livre scellé de sept sceaux que seul l'Agneau divin put rompre. Et voilà qu'à la rupture du premier de ces sceaux « il apparut un cheval blanc. Celui qui le montait avait un arc ; on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur pour vaincre[2] ».

À la rupture du second sceau parut un cheval roux monté par un homme armé d'une épée et qui reçut pouvoir de propager la guerre sur la terre. Le troisième sceau fit avancer un cheval noir dont le cavalier portait une balance ; et le quatrième sceau fit apparaître un cheval pâle que la Mort chevauchait. Et l'Enfer le suivait[3] !

Des quatre chevaux montés qui passent dans l'épouvante de cette vision, l'emblématique chrétienne n'a retenu que le premier, le Cheval blanc, comme une figure du Seigneur Jésus, le Victorieux. Sur sa blanche monture il porte un arc, et cette arme de jet, ainsi que la flèche qui la complète, est, dans la symbolique littéraire des Écritures sacrées, l'emblème reçu du Verbe, de la Parole de Yahweh.

L'éminent théologien qu'est l'ancien cardinal Billot a écrit : « Partout où paraît, dans l'Apocalypse, un personnage monté, la monture et le personnage figurent ensemble la même chose… Le Cheval blanc avec son cavalier représentent un objet unique qui est Jésus-Christ Vainqueur[4] ».

Les quatre chevaux célestes de saint Jean ont plusieurs fois inspiré de grands artistes chrétiens : En 1498, Albert Durer tailla une grande gravure qui les représente dans le genre ordinaire de cauchemar échevelé dont il est coutumier[5].

Très supérieur en noblesse et, en grand style à l'œuvre de Durer, l'un des splendides bas-reliefs du tombeau de l'évêque de Limoges, Jean de Langeac, exécuté en 1544 et très vraisemblablement

---

[1] Cf. Crampon, *La sainte Bible, Dict. du nouv. Testam.* Ve Verbe, p. 355.
[2] Saint Jean, *Apocalypse*, VI, 2.
[3] *Ibid*, VI, 9.
[4] Billot, *La Parousie*, p. 233 (note).
[5] V. Abbé Texier, *L'Iconographie de la Mort*, in *Annales archéologiques*, t. XVI, (1856), p. 164.

par Jacques d'Angoulême[1], demeure la plus impressionnante représentation de ce sujet que la peinture, de son côté, a plusieurs fois interprété.

⁂

Dans une autre vision, saint Jean nous dépeint encore un cavalier porté par un Cheval blanc : « Je vis le ciel ouvert, et il parut un Cheval blanc ; celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véritable ; il juge et combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme ardente ; il avait sur la tête plusieurs diadèmes, et portait un nom écrit que nul ne connaît que lui-même ; il était revêtu d'un vêtement teint de sang ; Son nom est : le Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus de fin lin, blanc et pur. De sa bouche sortait un glaive effilé à deux tranchants, pour en frapper les nations : C'est lui qui les gouvernera avec un sceptre de fer, et c'est lui qui foulera la cuve de vin de l'ardente colère du Dieu Tout puissant. Sur son vêtement et sur sa cuisse, il portait écrit ce nom : Roi des rois et Seigneur des seigneurs[2] ».

C'est la plus grandiose des images emblématiques du Christ puissant et triomphant, et tous les enlumineurs des copies médiévales de l'*Apocalypse* l'ont affectionnée. Je reproduis ici (Fig. V), la belle miniature des « *Commentaires sur l'Apocalypse de Beatus*[3] », XIIe siècle ou XIIIe. À l'épée du Verbe, façonnée comme celles des barons du bon roi Robert, 1'artiste a ajouté la lance, l'arme chevaleresque par excellence à son époque, et le grand nimbe multiforme qui couronne le divin Chevalier remplace avantageusement les multiples diadèmes que d'autres artistes ont étagés sur sa tête.

Fig. V. — Le Christ Vainqueur de l'Apocalypse de Beatus (XII-XIIIe s.).

Je me suis laissé affirmer que dans un groupement initiatique d'Asie extrêmement ancien, et qui n'est certainement pas un mythe, la traduction sanscrite de l'Apocalypse johannique est regardée, d'une part, comme le Livre par excellence, et, que d'autre part, le Cavalier vêtu de la robe sanglante et sa monture y sont considérés comme le plus sacré des emblèmes terrestres. On l'y désigne d'un nom qui signifie : « le grand Attendu du dernier jour », ou plus exactement : « Celui qui s'est promis pour le dernier jour ». Le Cheval blanc qu'il monte porte une tête d'aigle ; il a des ailes d'or ; et des éclairs d'or, aussi, jaillissent de ses yeux : c'est 1'*Hippogriffe*.

---

[1] Arbellot, *Notice sur le tombeau de Jean de Langeac*, p. 22 ; et *Bull. soc. archéol*. et *Hist. du Limousin*, t. XVIII, (1869).
[2] Saint Jean, *Apocalypse*, XIX, 11-17.
[3] Bibl. Nationale, *Nouv. acq. lat*. 2290, f° 152 ; Ap. Lauer, *Les enluminures romanes* des Mss de la B. N. XXX.

IV. — L'HIPPOGRIFFE.

Ce cheval de féerie que nous voyons entrer ainsi, par une porte très inattendue, dans une emblématique plus ou moins orthodoxe du Christ, n'est pourtant pas la plus ancienne représentation de l'*Hippogriffe*, cheval imaginaire aux longues ailes, qui porte noblement la tête d'un grand aigle.

Si l'art gréco-romain ne l'a pas eu en aussi grande faveur que le simple Pégase, les arts barbares et préchrétiens de l'Occident l'ont cependant connu : Nous le voyons déjà aux temps protohistoriques sur le sol de l'Espagne actuelle (fig. I), et chez les Gaulois Carnutes il se cabre, les ailes éployées, sur les bronzes du chef Pixtilos (Fig. VI). Son image survivra même au paganisme, et nous la retrouvons dans l'art roman de nos provinces de l'Ouest.

Fig. VI. —Monnaie du Chef Gaulois Pixtilos.

Je le reproduis ici d'après un chapiteau du prieuré bénédictin de Nueil-sur-Dive, près Loudun, qui est du XIIe siècle (Fig. VII).

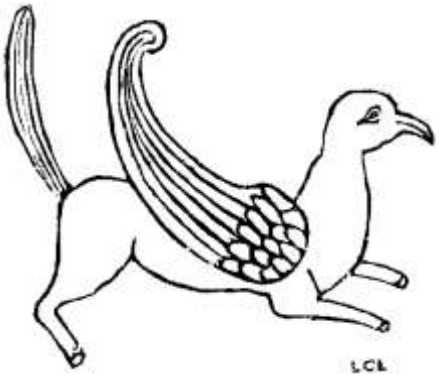


Fig. VII. — Hippogriffe roman du prieuré de Nueil-sur-Dive, en Loudunois (XIIe s.).

Il est donc parfaitement erroné de répéter avec nos actuels encyclopédistes[1], que l' « Hippogriffe » est une création du poète Bojardo, gouverneur de Reggio au XVe siècle, qui fut peu après, popularisée par le *Roland Furieux* de l'Arioste.

V. — LE PÉGASE.

Dans sa forme réelle, mais pourvue de grandes ailes par l'imagination humaine, le cheval s'élançant par elles dans les airs demeure l'une des plus élégantes créations des arts figuratifs.

[1] Larousse, Conil, etc.

Bien des siècles avant l'ère chrétienne, le Cheval ailé fut représenté sur les sceaux cylindriques des Babyloniens, et parfois, dans les arts de la partie de l'Asie qu'ils habitaient et autour, on le représenta avec un visage humain[1].

Les artistes mèdes et perses, longtemps avant la création du mythe classique du cheval Pégase, connurent les chevaux ailés, et les caractérisèrent par une sorte de bandeau perlé qui coupe transversalement leurs ailes[2].

Et dans le domaine littéraire, la Bible parle des chevaux de feu qui s'envolèrent au ciel entrainant le char enflammé où siégeait l'ermite du Carmel, le formidable prophète Élie le Thesbite[3].

En Europe aussi, les très anciens artistes ont aimé la toute gracieuse silhouette du Cheval aérien, et les poètes grecs construisirent sur elle la légende du Pégase. Et les monnayeurs de toutes régions d'influence hellénistique ciselèrent son image sur les coins monétaires de nombreuses cités : Corinthe (Fig. VIII), Therma, Tauroménion (Fig. IX), Lampsaque et bien d'autres. Les Latins les imitèrent, et aussi les Gaulois, notamment les Remi, les Ambiani, et les Véliocasses.

Fig. VIII. — Le Pégase sur une monnaie de Corinthe.

Fig. IX. — Le Pégase sur une monnaie de Tauroménion.

Mais écoutons les poètes : Né du sang de Méduse sous le tranchant du glaive de Persée, Pégase en naissant frappa du pied le mont Parnasse et fit ainsi jaillir la fontaine d'Hippocrène où les Muses en s'y plongeant, trouvaient l'inspiration et la beauté. Quant il voulu délivrer Andromède, Persée chevaucha le Pégase qui, d'un vol rapide, le conduisit au lieu où la retenait captive un monstre marin. Bellérophon aussi, prit le Pégase aux prairies d'Hippocrène, le monta, et, grâce à lui put vaincre la terrible Chimère et triompher des Solymois, des Amazones et des Lyciens. Alors, aveuglé d'orgueil, le triomphateur voulut escalader les cieux, mais Pégase, en plein essor, culbuta son

[1] Cf. L. Delaporte, *Catalogue des Cylindres Orientaux*, in *Annales du Musée Guimet*, 1909, p. 72 et pl. VII, n° 96.
[2] Cf. Ém. Guimet, *Les portraits d'Antinoé*, p. 6.
[3] *IIe Livre des Rois*, II, XI.

chevaucheur qui tomba piteusement sur la terre ; puis à tire d'aile, le bel animal s'éleva jusqu'au ciel où il se fixa dans le groupe d'étoiles qui porte son nom.

Ce mythe, splendide en soi, se prêtait bien, par les victoires de Persée et de Bellérophon sur les monstres et les barbares redoutables, à certaines allégories, que les symbolistes des premiers siècles, surtout en Grèce, pouvaient être tentés d'appliquer à Jésus-Christ et au chrétien, son fidèle ; mais la culbute du présomptueux Bellérophon rendait, d'autre part, cette adaptation très difficile, et les mystiques qui l'ont tenté n'ont rien donné de satisfaisant.

C'est en attribuant Pégase comme monture à l'Apollon-Phœbus, dieu de la pure lumière et de la pure beauté, c'est en le faisant souvent l'image même d'Apollon-Conservator[1] que l'art et les lettres antiques ont permis aux artistes chrétiens de faire entrer à son tour Pégase dans la faune emblématique du sauveur : le Christ n'est-il pas le seul vrai Dieu de Lumière, et le seul vrai principe de durable beauté ? N'est-il pas le créateur même du soleil et de toutes splendeurs naturelles ? Aussi, dès les premiers siècles chrétiens voit-on à Rome même, « le dieu Sol devenir le Christ qui s'élève de la terre avec l'éclat du soleil[2] ».

Et Pégase prit place sur les tessères d'ivoire du Christianisme romain, sur les lampes chrétiennes de Carthage[3] (Fig. X), et d'ailleurs, vers le IIIe ou le IVe siècle, au plus tard ; il fut peint dans les cryptes des catacombes palestiniennes[4] ; et dans la nécropole chrétienne d'Antinoé d'Égypte, une étoffe sassanide en soie, ornée du Pégase, servit de suaire au corps d'un inhumé[5]. Ce choix était-il dû au hasard ?

Fig. X. — Lampe de Carthage, 1/2 gr. (IIIe. s.).

Sans qu'il ait été rejeté par nos artistes français du Moyen-Âge, ce fut surtout par l'art de la Renaissance que le Pégase a été le plus souvent figuré chez nous. Il ne paraît pas erroné de dire qu'à cette époque les artistes ne virent que bien rarement en lui l'emblème de Jésus, source d'illumination et de beauté.

⁂

[1] Cf. Renel, *Le lion mithriaque, insigne des légions romaines*, in *Revue de l'Hist. des Religions*, an. 1903, p. 45.
[2] Dom H. Leclercq, *Manuel d'Archéol. Chrétienne*, t. II, p. 579.
[3] Cf. *Revue Archéologique*, 3e sér. t. IV, (1884), p. 385.
[4] Dom H. Leclercq, *Manuel d'Archéol. Chrétienne*, t. I, p. 123.
[5] Ém. Guimet, *Symbole asiatique des nécropoles d'Antinoé*, in *Annales du Musée Guimet*, (1903), p. 25.

L'Islam en ses folles imaginations a aussi créé deux chevaux ailés qui auraient porté deux humains vers la région céleste :

Dieu, disent les Musulmans, créa exprès pour notre premier père Adam, un cheval d'Ambre et de musc pur qu'il nomma *le Cheval Mamoun*. Il le pourvut de deux ailes de pierres précieuses et lui donna la vie. Monté sur ce cheval ailé, et conduit par l'archange Gabriel, Adam aurait visité de son vivant le ciel des Anges, et c'est là qu'il aurait appris d'eux l'acclamation qui est pour les Musulmans la plus excellente des prières :

« Dieu est grand et renferme en lui toutes les grandeurs imaginables[1] ! ».

L'autre cheval ailé de l'Islam est *Boraq*, la jument gris-argenté sur laquelle Mahomet aurait fait le célèbre « Voyage nocturne » de la Mecque à Jérusalem, et de là au ciel[2].

Boraq doit être, disent les docteurs de l'Islam, le premier des quadrupèdes que Dieu ressuscitera au dernier jour. Les anges poseront sur elle une selle de rubis éblouissante ; ils lui mettront en bouche un mors d'émeraude très pure, et la conduiront ainsi au tombeau du Prophète. Dieu ressuscitera alors Mahomet qui, ayant conversé d'abord avec les anges, montera Boraq et s'élèvera ainsi jusque dans les cieux[3].

VI. — LE BUCÉPHALE.

Tout au moins depuis la Renaissance, et seulement dans le domaine des lettres, certains rapprochements purement allégoriques ont été tentés entre Jésus-Christ et le rôle glorieux et généreux du coursier d'Alexandre le Grand, pris lui-même, en la circonstance, comme image du chrétien.

Ce cheval célèbre, de race thessalienne, acheté par Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre, à Philonicus, était d'une telle taille que la grosseur de sa tête dépassait celle de la tête des taureaux, d'où son nom de Bucéphale. Jeune encore, Alexandre en fit sa monture, et, devenu roi, s'en servit durant ses conquêtes triomphales. Au cours de la terrible bataille livrée à Porus, roi des Perses, sur les bords de l'Hydaspe, Bucéphale profondément blessé et perdant tout son sang, sauva par sa mort la vie d'Alexandre tout en lui assurant la victoire. — La vie est un champ de combat aussi sur lequel le chrétien doit être vainqueur ou vaincu. Le Christ s'offre à lui pour être son sauveur, et, pour le porter à la victoire, lui donne tout son sang et sa vie…

Les célèbres représentations médiévales des Neuf Preux montrent quasi toujours Alexandre monté sur Bucéphale ou bien debout auprès de lui.

VII. — L'ANAMÉLECH DE LA KABBALE.

D'après Eliphas Lévy « l'Anamélech » de la Kabbale est un Cheval symbolique qu'elle met en rapport de signification allégorique avec « le Verbe de beauté ». Or, même pour beaucoup de Kabbalistes, la Parole génératrice de la vraie beauté, de la céleste et radieuse lumière, c'est le Messie, c'est le Christ.

Lévy représente Anamélech (Fig. XI), avec 1'avant-train dressé sur le globe du Monde, la tête hennissante relevée et couronnée d'un diadème globulaire qu'entourent des palmes d'acanthe ; son

---

[1] Cf. Echialle Mufti, *Religion ou Théologie des Turcs*, t. I, p. 16.
[2] Cf. Savary, *La vie de Mahomet*, p. 20.
[3] Cf. Echialle Mufti, *ouvr. cité*, t. I, XXVII et XXVIII, p. 173-181.

corps est mystérieusement voilé sous une riche draperie que retient sur son poitrail un fermoir formé par la Marguerite emblématique de l'Orient et du Septentrion qui fut, après avoir eu un rôle analogue dans les anciens cultes, l'un des emblèmes chrétiens du Verbe divin et de son rayonnement terrestre[1].

Lévy ne dit pas d'où provient le dessin d'allure orientale[2] qu'il donne de l'Anamélech, ni sur quoi se base le sens symbolique qu'il lui attribue ; un de ses aspects les moins énigmatiques, c'est que, comme la Flèche, qui fut dans les Livres de l'Écriture sainte, dans le symbolisme chrétien et dans la Kabbale juive, l'un des symboles les plus fréquents du Verbe de Dieu, le Cheval est aussi l'un des emblèmes de la rapidité, de la force de propulsion de la Parole divine.

En raison même de cette signification, et si étranger qu'il soit par sa forme au symbolisme du Christ, l'Anamélech de la Kabbale doit lui être rattachée, au moins d'une manière complémentaire.

Fig. XI. —L'Anamélech de la Kabbale,
d'après Él. Lévy.

VIII. — LE CHEVAL EMBLÈME DU CHRÉTIEN.

En plusieurs endroits de ses Épîtres, saint Paul, s'inspirant des exercices des cirques antiques, leur compare le passage rapide du chrétien sur la terre, et la lutte que celui-ci doit y livrer pour s'assurer la possession de la palme du salut. Aux Corinthiens, il écrivit dans sa première lettre : « Ne le savez vous pas, dans les courses du stade tous courent, mais un seul emporte le prix ? Courez de même afin de le gagner[3] ». À Timothée, son disciple, il adressa la phrase si souvent citée depuis lors : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice des mains du juste juge[4] ».

En ces passages et en plusieurs autres, c'est l'image du cheval courant dans le cirque à la conquête de la palme et du prix qui s'impose à la pensée. Aussi l'art chrétien des premiers temps représente-t-il très souvent le Cheval comme emblème du fidèle.

---

[1] Éliphas Lévy, *Les Mystères de la Kabbale*, p. 56.
[2] Il ressemble surtout à certaines interprétations ou imitations d'art oriental faites en France sous Louis XIII et Louis XIV.
[3] Saint Paul, I, *Épitre aux Corinthiens*, IX, 24.
[4] Ibid. *Épitre à Timothée*, IV, 8.

Nous le trouvons à ce titre, et souvent avec la palme devant lui, dans les peintures décoratives des catacombes romaines, et, notamment dans l'ornementation des tombeaux des martyrs[1], qui sont plus particulièrement les victimes d'un pénible combat et les victorieux arrivés d'une course pénible. Souvent le cheval court vers un monogramme du Christ, but de ses efforts, comme sur l'épitaphe de Tharos, IVe siècle ; parfois aussi, de même que les chevaux de course portaient sur leur cuisse la marque de leur propriétaire, le Cheval-fidèle porte sur la sienne la marque du Seigneur Jésus, son maître ; nous voyons pour cette raison le chrisme constantinien, X et P superposés, sur le Cheval de Tharos (Fig. XII), le swastika ou croix gammée sur celui d'une lampe africaine, le cercle crucifère sur le cheval d'une autre lampe romaine (Fig. IV), la croix simple sur l'équidé de la plaque métallique de Ginvry[2] (Fig. XIII), aussi je crois, sur une lampe chrétienne de Carthage[3].

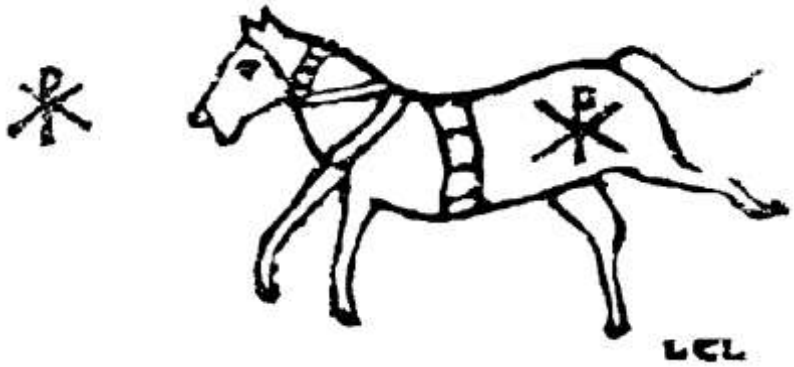


Fig. XII. — Cheval gravé sur épitaphe romaine et chrétienne de Tharos.

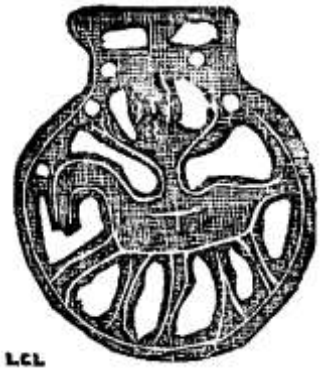


Fig. XIII. — Plaque découpée de Ginvry (Meuse), bronze (VII-IXe s.).

En règle générale, quand on voit le chiffre du Seigneur sur un animal, c'est qu'il représente directement le Christ lui même. Il n'est pas douteux qu'exception à été faite à cet usage en ce qui regarde le Cheval emblématique, et pour la raison sus indiquée. Une sardoine antique gravée de la collection Dalton corrobore en cela les documents d'art romain ; elle est ornée d'un cheval qui chemine péniblement, tête basse et qu'entoure cette inscription grecque :

Kyrie boeti iouliano

« Seigneur, daignez secourir Julien[4] ! ».

⁂

[1] Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. III, vol. I, col. 1286 et suiv.
[2] *Ibid*. col. 1288 et suivantes.
[3] R. P. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, in *Revue de l'Art Chrétien*, an. 1891, p. 39, n° 115.
[4] Dalton, *Catalogue of engraved gems*, p. I, n° 3.

Emblème de la vélocité et de la joie, le Cheval a été appliqué par ailleurs à symboliser l'âme fidèle sous divers aspects. Comme le Lièvre, il a figuré le chrétien qui cherche son salut dans l'éloignement rapide des milieux de perdition[1] ; et dans ses élans, aussi, vers la Divinité. Et c'est là le côté humain prêté au symbolisme du Pégase dont nous avons vu plus haut le sens allégorique lumineux et divin. N'est-ce pas à cette ascension de l'âme humaine que pensait Pythagore quand il disait que « toute âme divine et chaque âme humaine à la puissance ailée et combinée d'un char et d'un cocher[2] ». Cette puissance ailée qui enlève char et conducteur vers les régions célestes pourrait-elle avoir un plus parfait, un plus magnifique emblème que le Cheval Pégase aux ailes éblouissantes !

IX. — LE CHEVAL EMBLÈME DE SATAN.

Longtemps avant notre ère, les conceptions fabuleuses des Crétois et des Hellènes ont enfanté un monstre malfaisant à tête de cheval, pourvu d'un arrière-train d'oiseau et de pattes de lion. C'était l'un des emblèmes de l'Esprit du mal. De nombreuses pierres gravées nous le montrent emportant vers un infernal repaire un lion qu'il a tué ou bien un cerf, une antilope ou un mouflon[3].

L'emblématique du Christianisme, aussi, quand elle prit le Cheval en mauvaise part en fit une image de Satan, le seigneur de tout mal : Déjà saint Augustin, au IVe siècle, voit en lui l'une des personnifications de l'Orgueil[4] ; saint Grégoire la regarde comme l'emblème de l'Impureté et de la vie de désordres « Equus lubrica vita[5] », dit-il ; saint Jérôme, d'accord avec lui, fait du Cheval l'image de ces hommes « qui hennissent » vers les épouses des autres, et que flétrit Jérémie quand il dit : « ils vont par troupes dans la demeure des prostituées. Étalons bien repus, vagabonds, chacun d'eux hennit vers la femme de son prochain[6] ». Et plus tard, au Moyen-Âge, Vincent de Beauvais se fera l'écho de ces docteurs quand il dira : « Porcum et diaboli jumentum ».

Cela explique les créations étranges de l'art roman qui montrent l'Homme-cheval ou la Femme-jument dans la série figurée des démons des Vices capitaux. Une sculpture de l'église de Montivilliers (Fig. 14), au diocèse de Rouen, nous offre un des plus beaux exemples de ces monstres lubriques.

Fig. XIV. — Cheval humain sur chapiteau de l'Église de Montivilliers (XIIe. s.).

[1] Cf. Martigny, *Dict. des Antiq. Chrét*. p. 368.
[2] Cf. Hiéroclès, *Commentaires sur les vers d'or de Pythagore*, trad. Mario Meunier, p. 305.
[3] Cf. Salomon Reinach, *Revue Archéol*. 3e sér. t. I, 1883, p. 69.
[4] Saint Augustin, *Enarrr. in Psalm*. chap. XLVI, 19.
[5] Saint Grégoire, *Moraliæ in Job*, liv. XXXI et XXIV.
[6] Jérémie, *Prophétie*, V, 8.

Ailleurs, le cheval qui se cabre figuré l'Indocilité et son cavalier, qu'il renverse, personnifie la Présomption[1].

X. — LE FER À CHEVAL TALISMANIQUE.

J'ai dit, dans un précédent chapitre[2] que les Amulettes phéniciennes en forme de tête de taureau étaient en rapport avec le culte antique de la Lune, en raison du croissant que forment les cornes sur le front des Bovidés. Pour répondre ici à une question qui m'a été posée à ce sujet, j'ajoute que le caractère talismanique attaché aux fers des chevaux en quelques contrées procède du même culte lunaire, et qu'il n'a rien à voir avec Boraq, la célèbre jument de Mahomet[3], bien qu'il ait pris vraisemblablement naissance dans la région tunisienne dont l'antique capitale, Carthage, fut une colonie phénicienne où l'Astarté, l'Atargatis de Tyr était adorée sous le nom de Tanit. Le fer à cheval, dont la forme est celle d'un croissant rétréci, est encore plus répandu, à titre de talisman, de la Tunisie au Maroc que partout ailleurs[4].

Une idée religieuse mal connue était aussi attachée en Gaule occidentale aux fers des chevaux à l'époque de la conquête romaine. Parenteau et moi avons trouvé le fer à cheval, entier ou brisé, dans les sépultures incinérées et probablement préromaines des nécropoles gauloises de Bournigal et du Bourbelard de Pouzauges (Vendée), et ailleurs en Poitou. Plusieurs fois j'ai recueilli un demi-fer à cheval et des clous dans le vase funéraire, avec les cendres humaines. Le fer, qui dans son usage normal, assure la marche du cheval et le port du cavalier, était-il dans la sépulture, et réduit à sa moitié, l'image de la vie brisée, de l'existence arrêtée dans son cours ? C'est possible.

En tous cas, aucune idée chrétienne, à ma connaissance, ne s'attache au fer du cheval, et sa présence dans les sépultures chrétiennes des époques franques n'est sans doute que la survivance traditionnelle de l'usage gaulois dont le sens originel était peut être déjà oublié.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

---

[1] Voir A. de Caumont, *Abécédaire archéol*. (Architect. relig.), p. 302.
[2] *Regnabit*, juin 1926, p. 40.
[3] Cf. J. Garnier, *Impressions de voyages*, p. 26.
[4] Cf. G. Hardy, *L'Âme marocaine, d'après la littérature française*, p. 111, (1926).

DOCUMENTATION ANNEXE.

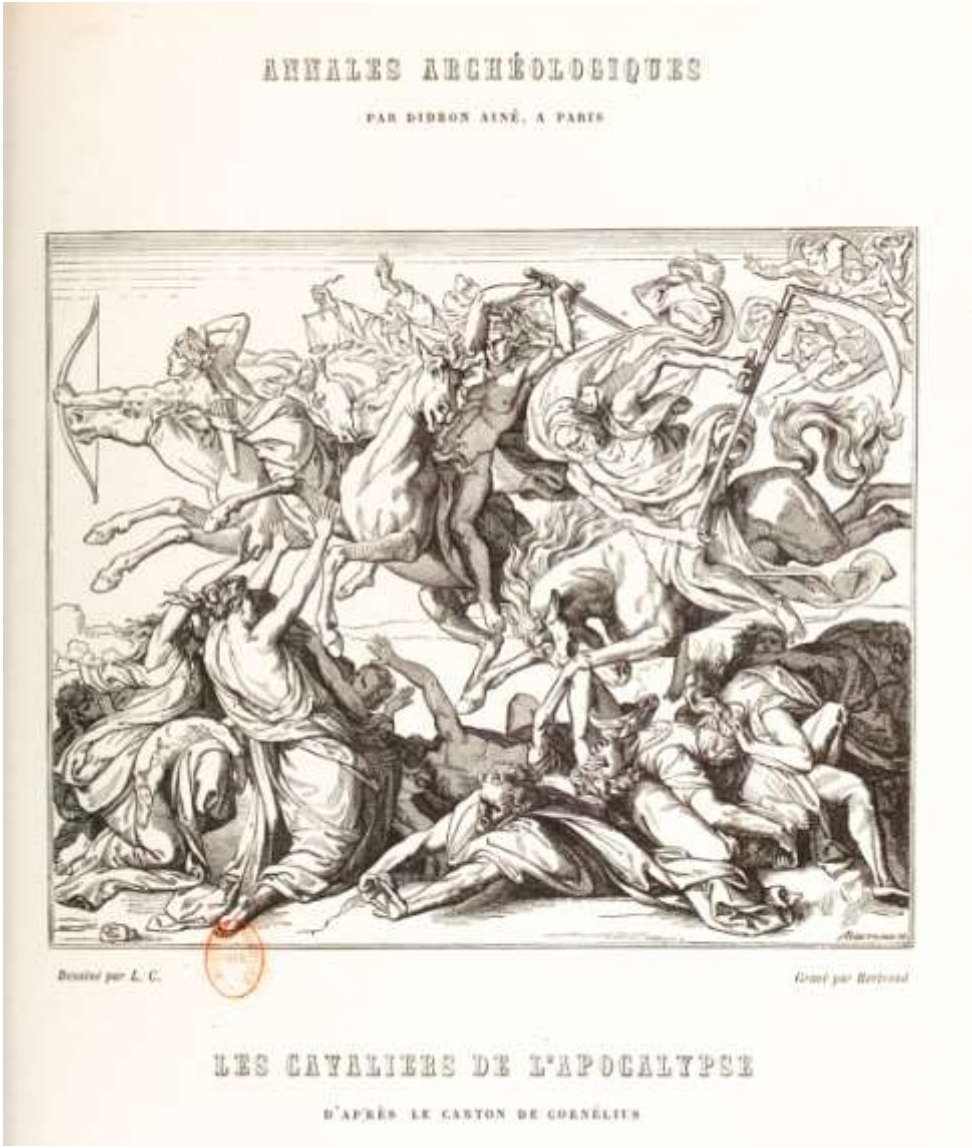
P. 6, note 5 : « *III. — CHEVAUX ET CAVALIERS DES VISIONS BIBLIQUES* ».

Abbé Texier, *L'Iconographie de la Mort*, in *Annales archéologiques*, t. XVI, (1856), p. 164.

Bas-relief du tombeau de Jean de Langeac.

Autres éléments iconographiques du même article sur le même thème :

Les cavaliers de l'Apocalypse. Albert Durer. 1498.



D'après Cornélius.

P. 7, note 3 : id.

Beatus. Commentaires sur l'Apocalypse. XIIIe siècle.

Ms. 2290, f° 152, BNF.